

LE LIBERTINAGE EST AUSSI UNE MANIPULATION

Petruța SPÂNU

Université «Al. I. Cuza» de Iași

Les mœurs du roman *Les Liaisons dangereuses* (1782) de Choderlos de Laclos sont celles de l'Ancien Régime finissant. Avec l'avènement de Louis XVI, en 1774, la corruption et la débauche, explosives sous la Régence de Philippe d'Orléans (1715-1723) et sous Louis XV (1723-1774) semblent diminuer. Le vice se dissimule sous des apparences de correction et de sensibilité, intensifie et perfectionne ses méthodes. C'est l'époque où le séducteur revêt le masque de l'honnête homme de bonne compagnie, poli, aimable, intellectuel raffiné dans les manières et le langage. Gracieux et amusant, il est bon connaisseur de la psychologie, surtout féminine, et héritier des amants du XVII^e siècle, qui avaient fait de l'amour une vraie science. Le masque est son vrai visage (Laroche, 1979). Il contrôle ses moindres gestes et paroles. Selon le dictionnaire de Littré, le libertin «ne s'assujettit ni aux croyances ni aux pratiques de la religion», choisit délibérément et de sang-froid la satisfaction des sens. Il s'écarte des règles, des devoirs, des principes. C'est un être «déraisonné» (Le Hir, 1958: 141). Il appartient au «grand dérèglement» (Wald Lasowski, 2008), et conçoit essentiellement ses rapports avec autrui sous la forme des liens qui attachent l'esclave au maître. Son partenaire idéal doit lui être complètement soumis. Le libertinage est donc affaire d'érotique et d'éthique, de jouissance et de puissance, de manipulation¹ et de domination d'autrui: il définit une attitude morale ainsi qu'une situation mondaine, il est l'expression de la promotion de la liberté, du refus à l'égard de l'amour. La stratégie libertine suppose un long apprentissage minutieux, méthodique aux règles rigoureuses, que Roger Vailland compare à un jeu dramatique, à une «corrida immorale» (Vailland, 1953: 26), déroulée en quatre temps: le choix, la séduction, la chute, la rupture. La gloire du libertin dépend de l'hommage unanime, de sa consécration devant l'opinion publique; c'est pourquoi, le moment décisif de la conquête est la rupture éclatante, théâtralement dévoilée: le triomphe du libertin doit s'accompagner du naufrage d'une réputation mondaine, l'assouvissement de ses sens doit s'épanouir par l'asservissement d'autrui.

¹ Manipuler: influencer habilement (un groupe, un individu) pour le faire penser et agir comme on le souhaite (*Petit Robert*); la manipulation suppose une manoeuvre malhonnête. Dans le sens courant, la manipulation se distingue du terme sémiotique qui n'a pas de connotation péjorative.

Le roman *Les Liaisons dangereuses* privilégie la vision manipulatrice de deux libertins, de deux «roués»² hypocrites (la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont), qui remplacent la spontanéité sincère par l'élaboration méthodique d'une fausse image qui trompe les autres. Ils prétendent déchiffrer le monde par leur raison et relèguent au second plan les frémissements sentimentaux.

Ce singulier couple est un paradoxe, contraire à l'éthique profonde du libertin, être solitaire. Laclos n'explique pas l'étrange amitié entre Valmont et Madame de Merteuil, ce «violent Lovelace bicéphale» (Olteanu, 1974: 469). Les deux protagonistes, préoccupés de leurs projets, considèrent rarement leur passé et parlent confusément des origines de leur liaison. Dans la lettre 81, leur rencontre est définie en termes de désir et d'intérêt. Ils évoquent, pourtant, avec une tendresse nostalgique et trouble, le souvenir fascinant du temps où ils se sont aimés et où ils ont été heureux ensemble: «Dans le temps où nous aimions, car je crois que c'était de l'amour, j'étais heureuse; et vous, Vicomte?» (Laclos, 1958: 312). Quand le roman s'ouvre, les deux héros ne sont plus amants. Après avoir atteint la perfection dans le libertinage, ils ont conclu un pacte d'«éternelle rupture» (p. 27). Mais, malgré leur séparation, ils continuent de maintenir entre eux un climat de mutuelle confiance, de respect et d'émulation qui justifie leur correspondance, où ils se racontent complaisamment leurs plus belles conquêtes. Leur échange de lettres est nécessaire psychologiquement. Essentiellement cérébraux, ils ont plus de volupté à raconter, à partager avec un confident leurs succès, qu'à sentir. Ils revivent leurs victoires par l'écriture. L'orgueil d'être applaudi par un connaisseur amplifie leur jouissance. Cette communication épistolaire satisfait aussi leur désir secret de manipuler l'autre, de l'humilier, de le faire souffrir dans son amour-propre.

Leur amitié n'établit pourtant pas une égalité entre eux. Les deux complices sont rivaux. Ils s'écrivent sur le ton de la jalousie camouflée en plaisanterie. Le ton impératif de la marquise montre qu'elle veut être à la tête du couple, affirmer sa supériorité, diriger, contrôler, manipuler Valmont, le transformer en exécutant. Indiquée dès la lettre 2 par l'impatience de la marquise devant l'absence de Valmont et réitérée dans les lettres 113 et 138, leur guerre est l'aboutissement de la lente maturation de leurs rapports: Madame de Merteuil avait découvert en Valmont des qualités et des dispositions semblables aux siennes. «Je suis tenté de croire qu'il n'y a que vous et moi dans le monde, qui valions quelque chose» est aussi l'orgueilleuse affirmation de Valmont à la marquise dans la lettre 100 (p. 232). Elle aurait aimé créer un couple unique, où chaque partenaire pourrait reconnaître en l'autre non son complément, mais son double narcissique, le «miroir ennemi» d'un autre moi (Duranton, 1974: 125-143).

² Le «roué» est digne du supplice de la roue. Au XVIII^e siècle, c'étaient les compagnons débauchés du Régent Philippe d'Orléans, parce qu'ils étaient des «libertins.» (Voir Laroch, 1979)

Mais dès que Valmont déroge à leurs principes libertins communs – son crime de «lèse-libertinage» est de tomber amoureux de Madame de Tourvel, la «Présidente»³ –, dès qu'il n'est plus son reflet, dès qu'elle ne peut plus se reconnaître en lui, leur affrontement devient inévitable. Trahissant le libertinage, il trahit aussi la marquise et condamne leur passé. Le dénouement rétablit la répartition traditionnelle inégale des sexes. Valmont meurt héroïquement en homme, Madame de Merteuil s'enfuit comme une femme, vaincue et compromise.

On ne peut pas inscrire le vicomte de Valmont dans une typologie stable. Entouré dans les salons de la légende du séducteur infailible, il offre plusieurs variantes possibles. Dans la lettre 9, Madame de Volanges brosse son portrait – «Encore plus faux et dangereux qu'il n'est aimable et séduisant» (Laclos, 1958: p. 23) –, que confirme, en termes plus indulgents, Madame de Rosemonde, sa vieille tante: «Mon neveu [...] qui réunit en effet beaucoup de qualités louables à beaucoup d'agréments, n'est ni sans danger pour les femmes, ni sans tort vis-à-vis d'elles, et met presque un prix égal à les séduire et à les perdre» (p. 302). Ses attitudes et ses goûts sont mis en lumière dans sa conduite avec Cécile Volanges et Madame de Tourvel: habile, désinvolte, cynique, manipulateur et sans scrupules, il joue la comédie du désespoir, de la maladie ou de la générosité, intercepte des lettres, fouille le secrétaire de la Présidente, regarde par les trous de serrure, falsifie le cachet de la poste. Mais, malgré ses extravagances, il est reçu par la meilleure société, car il est intelligent, aimable, spirituel, respectueux des bienséances, du langage poli et des manières galantes. Il se définit lui-même en métaphores guerrières, comme un grand stratège du libertinage, lucide et prémédité, «comme Turenne et Frédéric» (Laclos, *ibidem*, p. 298), persuadé qu'une poursuite amoureuse se mène comme une chasse à courre ou une expédition militaire. Madame de Merteuil en propose une autre image, celle d'un homme embarrassé dans une aventure sentimentale. Roger Vailland considère que le choix est la première figure de la conquête libertine (*op. cit.*, p. 26). Or, Valmont ne choisit aucune femme: la vicomtesse de M*** est une ancienne maîtresse, Émilie, une courtisane, Cécile lui est fournie par une manipulation de Madame de Merteuil, comme prétexte à sa vengeance, Madame de Tourvel est une sorte de pari, dont le résultat devrait être la reconquête de la marquise elle-même. Sa «liste» enregistre quelques séductions mentionnées fugitivement. La succession rapide de ses liaisons féminines ou leur simultanéité renvoient à une définition superficielle du libertin, homme à désirs multiples. Malgré les apparences, Valmont a une liberté et une autonomie relativement limitées. En lui s'affrontent le libertinage froid,

³ Son mari, qui pendant tout le roman est retenu à Dijon, est président à mortier, c'est-à-dire situé parmi les degrés les plus élevés de l'échelle sociale. Le mortier était la toque ronde que portaient les présidents, le greffier en chef du parlement (c'est-à-dire d'une cour de justice) et le chancelier de France.

manipulateur et calculateur et l'émotion de l'amour engendré par Madame de Tourvel. En même temps, il est décontenancé après la rupture imposée par Madame de Merteuil, et sa manipulatrice l'a compris: «Oui, Vicomte, vous aimiez beaucoup Madame de Tourvel, et même vous l'aimez encore; vous l'aimez comme un fou: mais parce que je m'amusais à vous en faire honte, vous l'avez bravement sacrifiée» (p. 340). Quel est le vrai, du libertin qui pastiche le ton sentimental destiné à la Présidente ou de l'amoureux qui se vante devant Madame de Merteuil? On le simplifierait en faisant de lui un conquérant cynique: prisonnier de l'opinion publique, de soi-même, il est victime de la manipulation de la marquise, sensible et vulnérable, sans en être pour autant moins dangereux.

Jeune et belle veuve d'un âge indéfini, possédant une riche fortune, mais assez incertaine (qu'elle perdra dans un long procès), éprise d'indépendance, la marquise de Merteuil refuse d'entrer au couvent ou de vivre avec sa mère. Elle choisit de pratiquer le libertinage pour manipuler les gens sous le masque de «prude» (p. 178) «invincible» (p. 179) et selon une science exigeant une sévère discipline, de la dissimulation et de la maîtrise de soi. Son système, qui suppose des règles strictes – bannir toute spontanéité, étouffer toute sensibilité naturelle, ne jamais rencontrer ses amants en public, ne jamais leur écrire, les compromettre lorsque son prestige de femme vertueuse est en jeu –, vise à la libérer de toute contrainte extérieure et à imposer sa volonté aux autres, dans son seul champ d'expérience disponible: le plaisir érotique. Admirée pour ce qu'elle n'est pas, ses victimes mêmes sont ses complices. La lettre 81, son credo de libertine, l'épopée de son moi, expose le long et patient travail d'autoéducation qui a fait d'elle une théoricienne de la manipulation et de la perversité, «fleur monstrueuse [...] du donjuanisme féminin du XVIII^e siècle» (Daniel, 1966: 15), mais qui l'a aussi réduite à une solitude morale qui la torture. Laclos la punit, «en lui refusant le droit à la mort romanesque» (Favre, 1978: 495), lui impose une déchéance spectaculaire et ignoble, l'enfonce dans l'exil, la banqueroute et la petite vérole⁴.

Le dénouement revendique le caractère moralisateur du livre qui punit le vice. On pourrait penser que ce sens moralisateur est facile à saisir, puisqu'en tête du livre la «Préface» du prétendu Rédacteur l'énonce clairement: l'auteur a voulu «rendre un service aux mœurs» (p. 5), en dévoilant «les moyens qu'emploient ceux qui en ont de mauvaises pour corrompre ceux qui en ont de bonnes» (p. 5). Certains critiques

⁴ L'effrayante épidémie du XVIII^e siècle, qui a fait entre autres victimes le roi Louis XV. On la combattait à l'époque par l'«inoculation» volontaire, immunisante, sorte de vaccination qui consistait à introduire par une incision le pus des malades sous la peau des gens bien portants. La méthode, prêchée et appliquée entre autres par le célèbre médecin genevois Théodore Tronchin (1709-1781), était très controversée en France, parce qu'elle provoquait parfois des accidents mortels, et opposait les «inoculateurs» à leurs adversaires.

considèrent, pourtant, que l'œuvre ne répond pas à cette intention, vu son dénouement arbitraire et artificiel. Jean-Luc Seylaz estime que la «Préface» est «une simple précaution de pure convention» (1958: 148). Et même les critiques qui tiennent pour sincère l'intention moralisante (Vailland, 1953) refusent d'y voir exclusivement le dessein principal de l'œuvre. La débâcle finale frappe sans distinction les «bons» et les «méchants», les «victimes» et les «bourreaux», les «initiés» et les «naïfs» (Didier, 1976: 230), ceux qui manipulent (Madame de Merteuil, Valmont) et ceux qui sont manipulés (Madame de Tourvel, Cécile Volanges, Danceny): Madame de Tourvel pour avoir «fait le bonheur» de Valmont, Cécile pour avoir mal choisi sa confidente dans la personne de la marquise, Danceny pour avoir enfreint son célibat comme chevalier de Malte et pour être tombé sous le charme de Cécile ainsi que sous celui vénéneux de Madame de Merteuil. Ce châtiment, traitement indifférencié réservé aux personnages, met en évidence moins l'intention moralisante de l'auteur – l'anéantissement des méchants – que son pessimisme idéologique: Baudelaire avait raison de comparer *Les Liaisons dangereuses* à l'analyse racinienne, à son atmosphère cruelle et impitoyable (1958: 995-1002).

A travers l'exemple des deux complices, le libertinage n'est pas seulement une froide maîtrise de soi afin d'assouvir ses sens et son orgueil, mais devient un instrument efficace de manipulation.

Références bibliographiques

1. Baudelaire, Charles (1958), «Notes sur les *Liaisons dangereuses*», dans *L'Art romantique, Œuvres complètes*, texte établi et annoté par Y.-G. Le Dantec, NRF, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris
2. Daniel, Georges (1966), *Fatalité du secret et fatalité du bavardage au XVIII^e siècle: la marquise du Merteuil, Jean-François Rameau*, Éditions Nizet, Paris
3. Didier, Béatrice (1976), *Littérature française. Le XVIII^e siècle, III (1778-1820)*, Éditions Arthaud, Paris
4. Duranton, Henri (1974), «*Les Liaisons dangereuses* ou le miroir ennemi», in *Revue des Sciences Humaines*, n° 153, Lille
5. Favre, Robert (1978), *La mort dans la littérature et la pensée françaises au siècle des Lumières*, Presses Universitaires de Lyon
6. Laclos, Choderlos de (1958), *Les Liaisons dangereuses*. Texte établi sur le manuscrit autographe, Classiques Garnier, Paris
7. Laroch, Philippe (1979), *Petits-mâîtres et roués. Évolution de la notion de libertinage dans le roman français du XVIII^e siècle*, Les Presses de l'Université Laval, Québec
8. Le Hir, Yves (1958), «Présentation», in Choderlos de Laclos, *op. cit.*
9. Olteanu, Tudor (1974), *Morfologia romanului european în secolul al XVIII-lea*, Editura Univers, București

10. Seylaz, Jean-Luc (1958), *Les Liaisons dangereuses et la création romanesque chez Laclos*, Éditions Droz, Genève, Éditions Minard, Paris
11. Vailland, Roger (1953), *Laclos par lui-même*, Éditions du Seuil, Paris
12. Wald Lasowski, Patrick (2008), *Le grand dérèglement. Le roman libertin au XVIII^e siècle*, Éditions Gallimard, Paris